

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 28 FÉVRIER 1885.

No. 9

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

Nous serons très sévères pour ceux qui doivent des arrérages.

Comme l'abonnement est payable d'avance, nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de le faire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la décision judiciaire concernant les journaux.

PURISSIMA !

"Lys, garde ta blancheur."
V. Hugo.

Enfant sois lys par la blancheur
De ta chère âme, et que la joie,
Ainsi qu'une brillante fleur,
Charme la route où Dieu t'envoie.

Que tes grands yeux restent sereins—
Sereins comme ton âme d'ange.
Sois calme au milieu des chagrins—
Plane au-dessous de toute fange.

Si tu veux conserver la paix,
Vivre d'une ivresse profonde,
Que ton cœur ignore à jamais
Ce qui se passe dans le monde.

Et puis, sache, sache prier
D'un cœur rempli de saintes choses.
Prier, c'est un parfum léger,
Léger comme celui des roses.

Parfum subtil qui monte à Dieu,
Émeut le cœur et nous enflamme.
Parfum béni, comme au saint lieu,
Quand il part du cœur d'une femme.

Il faut prier pour les méchants,
Noirs serpents qui rampent dans l'ombre.
La prière étouffera leurs chants
Qu'ils vont criant d'une voix sombre.

Ployant sous des malheurs profonds,
Leurs corps hideux suintent le crime.
Ils se vautrent dans les bas-fonds,
On ne les voit pas sur la cime.

Va, mon enfant, prier pour eux
Qui méconnaissent la prière.
Va prier pour ces malheureux,
Prier pour leur heure dernière.

A qui te blessé, offre la main,
Et pour pardonner une injure.
Oh ! n'attends pas au lendemain,
Tu ternirais ton âme pure.

Va, chère enfant, chante, souris,
Quand tant d'autres versent des larmes.
Que tes jours coulent sans soucis,
Remplis, d'ivresse et sans alarmes.

Ton ciel est pur comme tes yeux,
Où l'on ne voit aucun nuage.
Rien qu'à te voir on est heureux,
A t'aimer on devient plus sage.

Oh ! garde le charme divin
D'attirer toute âme sincère,
Sème de roses le chemin
Où tu marches la tête altière.

CHS. A. GAUVREAU.

CHRONIQUE.

Comme nous sommes en plein carême, je vais servir aux lecteurs une littérature maigre où les grâces du style seront exclus de ce menu littéraire.

Mettons-nous à table ; mais que chacun se serve à son goût. Peu importe les mets, jugeons les hommes pendant qu'ils mangent ; car il est bien facile de juger les gens à table. Les affaires avalent vite ; les parvenus sont difficiles sur la qualité des mets, rien ne leur paraît assez bon pour eux ; les gourmands ne quittent leur assiette des yeux que pour consulter le menu ; les nouveaux enrichis mettent à tenir leur verre et leur fourchette une élégance trop affectée pour dater de longtemps. Les raffinés d'éducation, d'habitudes, mangent sans se presser ; aussi gourmets qu'ils soient, ils ont le bon goût de rester impassibles devant un plat mal réussi ; tout en accordant à une chère délicate l'importance qu'elle mérite, ils ont, à table, l'esprit assez détaché de cette préoccupation pour être aimables. Quant aux femmes, elles mettent leur grâce innée dans ces simples fonctions, comme dans bien d'autres actions, sans y penser, sans prétention, par habitude.

Les dîners ne sont pas longs en carême. Levons-nous de table maintenant et entrons un peu dans le salon où l'on ne causera pas de frivolité cependant ; car en cette saison transitoire, les salons sont presque fermés et les salles à manger ne font qu'

entrebâiller leurs portes, sans en faire crier les gonds et comme à la dérobee, pour les intimes seuls. C'est ordinairement une partie de carte de haut intérêt qui termine ces réunions dont le plus grand charme vient de l'intimité et de la libre allure qui y règnent.

Maintenant que le carnaval est fini et que les cœurs un moment exaltés par le plaisir sont redescendus sur la terre au milieu de la vie réelle, montrons leur les malheureux, les pauvres qui souffraient du froid et de la faim pendant qu'on usait follement notre vie dans le tourbillon des soirées.

Si le froid durcit tout, il amollit néanmoins les cœurs. En fait. Le linceul glacé qui enveloppe la ville fait penser davantage aux pauvres, à ceux qui, par ce temps terrible, sont sans asile, sans feu, sans pain. Ces âmes charitables multiplient les aumônes et cherchent par tous les moyens de venir en aide aux malheureux. Je veux parler de la Congrégation des demoiselles de la paroisse Saint-Jacques, qui, à l'exemple de la Saint-Vincent-de-Paul, ont décidé de visiter les femmes pauvres, de leur porter à manger et d'habiller les petits orphelins.

C'est une œuvre entreprise par les jeunes filles et j'espère qu'elle sera soutenue, aidée et encouragée par toutes les dames. Quelle est celle qui ne pourrait pas se passer de quelque chose—un léger sacrifice—pour soulager les misères et secourir les malheureux.

Nous devons espérer beaucoup de cette œuvre ; car les femmes excellent en matière de charité : elles n'en ont pas que le sentiment, comme les hommes, elles en ont encore l'esprit. Les hommes, eux, donnent ; les femmes, elles, s'entendent à imaginer le moyen de recueillir. La chaise à l'offrir n'a pas de secret pour elles, et le gousset le moins pénétrable devant elles s'ouvre grand comme le cœur qui sollicite l'aumône. Elles ont une ingéniosité, une hardiesse qui entraînent et subjèquent, et si elles adoptent une œuvre, on peut être tranquille ; la recette est sûre.

*
*
*

Ces jeunes filles qui montrent tant de dévouement ne subiront pas, espérons-le, l'influence pernicieuse de ces librairies malsaines qui s'implantent parmi nous ; car les romans immoraux sont un poison subtil qui agit directement sur le cœur pour en détruire les plus beaux sentiments.

Les romanciers de nos jours, en prenant leurs héroïnes dans les bas-fonds de la société, comme ils le font, donnent un exemple de démoralisation des plus funestes.

Il y a d'honnêtes femmes aussi qui sont des martyrs de la vie, et des hommes encore, victimes soit des lois sociales soit d'autres circonstances que ces aventures scandaleuses qui font le fond des romans. L'enfant lui-même, irresponsable et inconscient, a souvent à souffrir beaucoup du milieu